

LA MASCARADE

JOURNAL POLITIQUE

ABONNEMENTS

ABONNEMENTS

LYON
Un an... 8 fr.
Six mois... 4 fr.

DÉPARTEMENTS
Un an... 10 fr.
Six mois... 5 fr.

LES ANNONCES
SONT REÇUES
Chez M. V. FOURNIER
14, rue Confort



POUR LES ABONNEMENTS

S'adresser à l'imprimerie Coste-Labaume, c. Lafayette, 5, et aux Facteurs-Réunis, passage des Terreaux

ÉTRANGER
Un an... 12 fr.

BONIMENT

Quelle paix, quel silence, quel recueillement!

Les échos de Versailles sont muets ou du moins ne nous apportent que les murmures discrets de la commission de permanence.

Le théâtre du Roi-Soleil n'entend plus le trombone que la nature a logé dans le gosier de M. Emmanuel Arago, ni la crécelle qui sert de voix à M. de Gavardie. Seuls quelques rats attardés troublent le silence de ces lieux déserts en grignotant les restes d'un rapport ou les débris d'un amendement sur les matières premières.

La buvette abandonnée contemple tristement ses fioles vides où se dessèchent les dernières gouttes de strop de groselle et les bons hommes de la galerie des Tombeaux habitués au brouhaha de la salle des Pas-Perdus, se demandent avec étonnement pourquoi ils ne voient plus la crinière de Gambetta, les lunettes bleues de M. Ducarre, les favoris roux de M. Raoul Duval, la soutane de M. Schœleher et le ventre de M. Bathie.

Ils sont partis!

Après un rapport débité par M. St Marc-Girardin, rapport écrit en style d'épicerie, que l'honorable académicien avait pris soin de saupoudrer préalablement d'une trentaine de fautes de français, les représentants de la nation sont allés demander un repos mérité qui aux naïades des eaux Thermales, qui aux Tritons des bains de mer, qui à l'air pur des campagnes rurales et à la saine odeur des étales.

Le pays ressentira-t-il douloureusement cette absence et ce vide?

Privée de ses législateurs ordinaires qui pour trois mois ont remis au fourreau leurs discussions, leurs projets de lois et

leurs apostrophes, la France ira-t-elle de travers, s'égarera-t-elle dans des voies stériles ou périlleuses?

Non-seulement nous ne le pensons pas, mais c'est plutôt le contraire qui serait le vrai.

A en croire l'opinion raisonnée de beaucoup de bons esprits, l'Assemblée nationale actuelle n'agit jamais mieux que lorsqu'elle ne fait rien, n'accomplit jamais de meilleure besogne que lorsqu'elle se repose.

D'autres vont plus loin et soutiennent que si grâce à une baguette magique, à une fée bienfaisante, nos députés s'étaient endormis le huit février 1871 au soir, ou le neuf février au matin, — les affaires publiques auraient sensiblement mieux marché qu'avec ces sept cent trente huit réveillés inutiles, sinon malfaisants.

Cela ressemble à première vue à un paradoxe, mais regardons de près.

Chaque fois qu'une Assemblée législative part en vacances, fait ses paquets et boucle ses valises, — la première pensée de tous les hommes d'ordre est de dresser l'inventaire de ses travaux par Doit et Avoir, d'établir la balance de l'actif et du passif, de se rendre compte en un mot de la somme de bien être, de prospérité et de progrès qu'ils ont recueillie en échange de leurs dépenses de confiance et d'appointements.

Au mois d'avril 1871, ce bilan parlementaire avait donné pour résultat: néant; (consultez les livres!)

Au mois d'août 1872, nous retrouvons le même total et le même zéro.

Il n'y a là ni esprit de dénigrement systématique, ni désir de critiquer quand même, mais la simple constatation d'un résultat mathématique d'un chiffre brutal contre lesquels ne sauraient prévaloir les optimismes du docteur Plangloss en personne.

Loi sur la magistrature, loi sur les

associations, loi sur l'ivrognerie, loi sur l'armée, lois financières, nous ne rencontrons partout que gâchis, irrésolution, incertitude et maladresse.

A qui persuadera-t-on que l'avortement des réformes judiciaires a donné plus de garantie aux justiciables, plus d'indépendance aux magistrats?

A qui persuadera-t-on que la loi manquée sur les associations a résolu le calme dans les esprits craintifs et paralysé la fondation ou les agissements d'une seule société secrète?

A qui persuadera-t-on que la loi sur l'ivrognerie, a diminué d'un seul le nombre des piliers de cabaret et des dévots du petit bleu?

A qui persuadera-t-on que la loi sur l'armée, fouillis de contradiction, de réticences et d'inégalités a fait avancer d'un pas notre régénération militaire, rapproché d'un centimètre le but de la République?

Nous ne parlons pas des lois financières sur lesquelles tout a été dit depuis quinze jours et qui se chargeront de démontrer elles-mêmes l'absurdité de leurs conceptions par la nullité de leurs résultats.

Eh bien voilà tout, cherchez dans les coins et recoins, fouillez toutes les poches, soulevez tous les cartons à chapeaux, vous ne découvrirez pas autre chose dans le bagage parlementaire de la session législative qui vient de prendre fin.

Qu'avons nous donc à regretter en assistant au départ de ces honorables brouillards qui se bécotaient aux constructeurs de la Tour de Babel en arriveront bientôt à la confusion des lois?

Rien, absolument rien.

Leur silence inaugure pour le pays une période de calme, de tranquillité et de repos;

Leur oisiveté est une économie d'actes

inutiles, de mesures maladroites et inconséquentes;

Et si nous agitions un mouchoir devant le train qui les emporte, c'est pour leur dire adieu et non au revoir.

Jacques BARBIER

Le Manifeste de la Gauche.

Cela vous produit-il le même effet?

Chaque fois que nous entendons prononcer ce malheureux mot: Manifeste, — il nous passe comme une sorte de froid dans le dos, assez semblable à la sensation qu'on éprouve à l'annonce d'un discours académique ou d'une conférence sur les origines du Pentateuque, — et la réflexion suivante nous vient inévitablement à l'esprit: Allons, bon, voilà un monsieur qui va parler pour arien dire.

C'est ce qui arrive dix-neuf fois sur vingt, et nous devons à la vérité de déclarer que le manifeste de la Gauche n'a pas diminué la proportion.

Ce morceau de littérature dû à la plume de M. Henri Martin est en effet plus vide, plus boursoufflé et plus ampoulé qu'il ne convient à un document politique dont les principales qualités devraient être la netteté et la précision.

On y remarque des préoccupations de rhétorique mal placées, des phrases dans le goût de celles-ci:

— « Nous élevons de nouveau la voix vers vous! »

— « ...cette Assemblée où les fantômes des siècles éteints ont reparu pour nous disputer l'avenir et le jour! »

Cela rendrait admirablement dans la composition d'un élève d'Humanités, mais les députés de la Gauche ont fait leurs classes depuis longtemps et M. Henri Martin n'aspire plus au premier prix de belles-lettres.

Et, malheureusement, dans le manifeste en question l'ampleur et la richesse de la

parole. Son seul client, jugez donc, c'était dur à digérer!

Plombières. — Ce n'est pas chez vous dans tous les cas que j'aurais été soigner mon indigestion.

Vals. — Non, mais chez moi personne n'ignore que pour les maux d'estomac.... Tenez, en ce moment j'ai un malade...

Vichy. — Un malade!

Vals. — Insolente! Oui, un malade dont le cas est tellement grave que mes eaux seules pourront le sauver.

Plombières. — Que lui est-il arrivé? Une dyspepsie, une gastralgie, un cancer!

Vals. — Mieux que cela! Mon malade est un député.

Evian. — Bgre, le cas se complique.

Vals. — Vous allez voir. Figurez-vous qu'il a av...

Plombières. — Sa langue?

Vals. — Cela ne serait rien.

Vichy. — Son couteau à papier?

Vals. — Pas davantage.

Contraxeville. — Alors quoi?

Vals. — Toute la discussion sur les matières premières! De premier discours en dernier, depuis l'ouverture de principe jusqu'aux bouillottes de crin en passant par les textiles, les oléagineux, les produits chimiques. Le malheureux est dans un état à faire...

Evian. — On le comprend sans peine. Et vous

FEUILLETON DE LA MASCARADE

DIALOGUE AQUATIQUE.

Vichy. — Ouf! Que de monde depuis huit jours! Si cela continue, j'éclate dans ma ceinture; mes hôtels regorgent, mes marmittes sont sur les dents et mes sources menacent de se mettre en grève.

Royat. — En vérité?

Vichy. — Oui, ma chère voisine. Déjà, l'Hôtel ne coule plus avec autant d'abondance; la Grande grille commence à rechigner; quant à la source des Célestins dont le caractère a toujours été grincheux, elle s'amuse à faire attendre des buveurs vingt-cinq minutes sans leur offrir une goutte.

Royat. — Et qui vous a amené une pareille goutte?

Vichy. — Les vacances politiques. Figurez-vous ma chère, que je traite tout le Conseil d'Etat!

Evian. — Maladie de foie?

Vichy. — Pour quelques uns, oui; pour d'autres la goutte. D'autres même, le diabète.

Evian. — Déjà?

Vichy. — Comment déjà?

Evian. — Dans la nomination de ces mes-

sieurs est tellement récente que je ne pensais pas qu'ils auraient eu le temps de boire assez de miel pour sucrer...

Vichy. — C'est pas cela, mais vous connaissez le personnel du nouveau Conseil d'Etat: or, depuis le temps que ces messieurs prennent des vessies pour des lanternes, — l'abus finit par influer...

Evian. — Sur les organes du même nom.

Contraxeville. — Qui parle de vessies?

Royat. — Ah, ah, voilà qui lui fait dresser l'oreille.

Vichy. — Pauvre Contraxeville, toujours aussi négligé!

Contraxeville. — Comment négligé? J'ai dix-huit membres de l'Institut, j'attends vingt sept académiciens, et cent cinquante magistrats ont retenu leurs chambres pour le 1^{er} septembre.

Vichy. — Tout ça pour vous!

Contraxeville. — Depuis qu'il la gravelle n'est elle pas une maladie aussi distinguée que le diabète ou la goutte?

Vichy. — Euh, euh!

Contraxeville. — Dans tous les cas, je ne vous enverrai ni votre Canrobert, ni votre ex-mercure.

Evian. — Attention, voilà des pierres dans votre jardin et vous savez que Contraxeville en a une grosse vision.

Vichy. — Tout au plus des calculs.

Contraxeville. — Jusqu'à ce malheureux G téroul qui vient sottement vous apporter son loie, et que vous laissez mourir...

Vichy. — Ne me parlez pas de Guéroul. Un homme qui a cru à l'empire parlementaire: c'était une maladie de foi radicalement incurable.

Plombières. — Ingrate!

Vichy. — Qui parle d'ingratitude?

Plombières. — Moi, moi, Plombières, qui après avoir eu l'honneur...

Contraxeville. — L'honneur, oh là, là!

Plombières. — N'interrompez pas, — vous répondrez! Je reprends: l'honneur de posséder pour hôte, que dis-je, pour malade, un personnage auguste, ne m'abaisserai jamais jusqu'à cracher sur sa sépulture.

Les Eaux-Bonnes. — Tonx, crachats, pneumonie, vous savez que mes eaux sont souveraines.

Le Mont-Dore. — Après moi, s'il vous plaît.

Les Eaux-Bonnes. — Vous oubliez le climat des Pyrénées.

Le Mont-Dore. — Et vous l'air pur de mes montagnes.

Les Eaux-Bonnes. — Peuh, des montagnes d'Auvergne.

Le Mont-Dore. — L'Auvergne est la patrie de Ve sengorix.

Les Eaux-Bonnes. — Et de monsieur Rouher.

Evian. — Il ne s'agit pas de cela. Vous avez interrompu à droite et à gauche Plombières d'être en train de donner à Vichy une leçon de conversation.

Vichy. — Dites une marque de dépôt. Cette station n'est pas pour me servir les infirmités de son hôte auguste comme elle l'a-

forme ne rachètent pas la pauvreté du fond. On cherche en vain ce qu'il y a au bout de ces phrases longues d'une aune et on ne trouve rien ou du moins fort peu de chose.

Après s'être décerné dans le style ci-dessus quelques éloges convenables pour la fermeté, la modération, la sagesse, l'habileté, la dignité, le patriotisme de son attitude « plus défensive qu'active, » (parfaitement juste), après avoir brûlé quelques pincées d'encens sous le nez de « l'Homme-Illustre qui, etc., » le Manifeste de la Gauche arrive à cette conclusion aussi vague que délayée : « Quand les ressources financières du prochain exercice seront assurées ; « Quand les lois organiques de l'armée seront complétées ; « Quand la réorganisation matérielle de la France sera ainsi achevée dans la mesure de nos conditions présentes, nous ne doutons pas que l'Assemblée appréciant le changement immense qui s'est opéré depuis son élection dans les idées et dans les choses, ne juge elle-même sa mission terminée.

« Elle comprendra que le temps sera pour elle arrivé, de remettre la République entre les mains d'une nouvelle Assemblée, chargée de pourvoir aux nécessités d'une situation entièrement renouvelée. »

Voilà bien des « quand » qui ne paraissent pas près de finir, et dont l'élasticité ne laisse rien à désirer.

Ces « quand » peuvent s'étirer indéfiniment.

« Quand » la réorganisation matérielle de la France sera achevée, mais ce « quand-là » peut renvoyer la dissolution de l'Assemblée actuelle beaucoup plus loin que les calendres grecques.

Et puis, n'y a-t-il pas une naïveté un peu forte à penser et à écrire « l'Assemblée comprendra que le temps est venu pour elle de remettre la République entre les mains d'une nouvelle Assemblée? »

L'Assemblée ne comprendra jamais qu'elle doit remettre la République etc., par l'excellente raison que l'Assemblée est essentiellement monarchique, et que sa pensée intime est de ne pas se séparer sans avoir fondé la monarchie.

Les députés de la gauche qui vivent côte à côte avec les députés de la droite et du centre-droit ne devraient pas ignorer ces choses élémentaires.

Certes les auteurs du manifeste que nous critiquons sont personnellement de fort honnêtes gens, instruits pour la plupart, républicains convaincus sans doute, et animés d'une assez grande quantité de bonnes intentions pour paver trois ou quatre enfers.

Mais ils manquent trop hélas ! de cette vertu essentielle des véritables hommes politiques : — la décision.

Irrésolus, incertains, flottants, ils se complaisent dans les discours et dans les phrases, et croient avoir avancé beaucoup quand ils ont écrit cinquante adjectifs ou parlé pendant trois quarts d'heures.

Le jour où la gauche républicaine a vu que la majorité de l'Assemblée étendait ses pouvoirs au delà de son mandat réel et se déclarait constituante de par sa propre volonté et son propre bonnet,

Ce jour-là, la gauche républicaine avait une ligne de conduite nettement tracée : une démission collective.

Cette démission, elle ne l'a pas donnée, parce qu'il est toujours pénible de se séparer d'un siège de député, et elle la remplace par quoi ?

Par un Manifeste rempli de longueurs et de déclarations creusées.

Ces hésitations, ces tâtonnements, ces tâtonnements sont regrettables plus que nous ne saurions le dire.

D'abord, parce qu'ils laissent le champ libre et la voie ouverte à toutes les fantaisies monarchiques de l'Assemblée ;

Ensuite, parce qu'ils indisposent, irritent les électeurs républicains contre des députés qui représentent leurs aspirations avec une pareille mollesse, une semblable indifférence ;

De telle sorte qu'à un moment donné, les électeurs trompés, découragés, leurrés, — iront confier aux ignorants et aux violents un mandat que les modérés et les instruits auront laissé tomber en quenouille ou en manifestes, — ce qui est tout un.

J. B.

Bigarrures

Les trois empereurs vont se voir ! Ils s'embrasseront comme de coutume, diront ensemble, trinqueront ensemble, fumeront ensemble, se sépareront en se ré-embrassant ; Et les journaux anglais qui sont d'assez agréables farceurs à leurs moments perdus, imprudemment dès aujourd'hui :

Le *Daily-News* : « La paix de l'Europe a plus à gagner qu'à perdre aux relations amicales des trois souverains. »

Et le *Times* : « L'entrevue des trois empereurs raffermira la liberté (sic) et fera peut-être pénétrer les principes libéraux au cœur de la Russie ! »

On est à peu près d'accord dans le clan des hommes sensés pour estimer que l'entrevue de trois et même de quatre empereurs ne signifie absolument rien au point de vue de la paix européenne, surtout lorsque lesdits empereurs n'ont d'autre idée fixe et d'autre pensée intime, d'autre ambition secrète que de s'entre-dévoier mutuellement et d'absorber à leur profit leurs provinces respectives.

A ne consulter que l'histoire dont les leçons sont parfois utiles, on éprouve même un penchant marqué vers la guerre.

L'entrevue de Tilsit, où jamais monarches ne se prodiguèrent autant de mamours que Napoléon à Alexandre eut pour conclusion la campagne de Russie et l'invasion de 1813, et le roi de Prusse a témoigné sa reconnaissance aux Parisiens de leur hospitalité de 1867, par les obs que vous savez.

Ces sortes de conférences se passent toujours fort amicalement entre les personnages couronnés, par l'excellente raison que ces messieurs ne sont pas assez niais pour s'attraper aux cheveux et se gourmer à coups de poing.

Ils gardent cela pour leurs sujets.

Conclure à la paix universelle, de ce que François-Joseph, Guillaume et Alexandre auront dégusté du café distillé dans la même Dubelloy, est donc déjà une plaisanterie d'un calibre raisonnable ;

Mais prétendre que ces embrassades de comédie « raffermiront la liberté et feront pénétrer les principes libéraux dans le cœur de la Russie. »

Voilà qui passe toute mesure et ne peut sortir que d'un cerveau anglais fortement alcoolisé.

Quelles destinées providentielles que celles de l'empereur Guillaume ! Avoir été l'apôtre de la civilisation en France

à coups d'incendie, de massacres, de vols, de viols et d'emballages, — et devenir l'apôtre de la liberté au « cœur » de la Russie !

Les Russes n'ont qu'à se bien tenir !

Le *Figaro* a battu la caisse cette semaine avec une lettre autographe écrite par M. de Bismark à Mme de Bismark, laquelle lettre a pour but de prouver que la paix devait être faite après Sedan, et qu'en résumé le gouvernement du 4 septembre est le pelé d'où nous vient tout le mal.

Cette assertion n'est pas nouvelle, et la lettre de M. de Bismark n'y apporte d'autre argument convaincant qu'un tirage de quelques milliers d'exemplaires de plus, au profit du *Figaro* ; ce qui est insuffisant comme logique.

Pour peu qu'on soit d'humeur à ergoter, rien n'est plus facile que d'écrire un nombre considérable de lignes sur les « véritables » auteurs de la guerre et de nos désastres.

En mêlant, en combinant, en amalgamant adroitement la résistance de l'opposition aux réformes militaires du maréchal Niel, (ceci est le morceau de résistance), un lambeau de discours par ci, une phrase par là, on arrive sans trop de peine à établir que la République a déclaré la guerre à la Prusse, que Gambetta a capitulé à Sedan, que Jules Favre a livré Metz et que sans Jules Simon on n'aurait jamais perdu la bataille de Reischoffen.

Quelques nigauds s'y laissent toujours prendre et versent leurs trois sous aux marchands de journaux pour apprendre ces nouvelles étonnantes.

Seulement, prenez un sauvage convenablement tatoué, dont la civilisation du boulevard n'aura pas altéré, détourné ni écorné l'entendement primitif et la logique brutale.

Placez-vous en face de son nez traversé de la plume de porc-épic légendaire, et dites à cet enfant de la Nature :

Il y avait une fois un gouvernement maître de l'Etat, maître de l'armée de terre et de mer, maître des fonctionnaires, maître des employés, maître du Trésor public ;

Ce gouvernement déclara la guerre à un peuple voisin qui était plus nombreux, mieux préparé et mieux armé que son agresseur le vainquit, le tua, l'incendia, le pilla et le rançonna. Quels sont les coupables ?

Votez sauvage vous répondra immédiatement :

— Il n'y en a qu'un, c'est le gouvernement qui, étant maître de tout, a lancé volontairement sa nation dans une guerre inégale.

Il est vrai que le dit sauvage n'aura pas lu préalablement le *Figaro*, lequel lui aurait prouvé que la République est responsable des conséquences de la guerre, parce que M. de Bismark a écrit à Mme de Bismark une lettre où il l'appelle « mon cher cœur. »

Des gens heureux en ce moment sont les Marseillais.

Débarassés de leur préfet, M. de Kératry, ils ne demandent qu'une chose à Notre Dame de la Garde, c'est de les débarrasser également du général Espivent.

Mais celui-ci tient comme pègre. Singulier homme politique que ce M. de Kératry !

Intelligent, doué d'une certaine finesse, ayant manifesté par instants des tendances libérales sur lesquelles on croyait pouvoir faire quelque fond, — il s'est laissé englober maladroitement par la faction cléricale de Marseille et est descendu jusqu'à applaudir Rabagas qui n'a le sens commun ni comme pièce politique, ni comme pièce de théâtre.

Ancien officier de la contre-guerilla mexicaine, joyeux vivant, amateur de plaisirs faciles et joueur déterminé, M. de Kératry avait transporté dans son administration les fantaisies de sa vie privée.

Allevard. — Je ne suis pas une station badine, et vous savez qu'on ne s'amuse pas chez moi.

Vichy. — C'est connu.

Plombières. — Allons, ne faites pas la fièvre avec vos Turcs d'occasion et vos boutiques à quatre sous.

Allevard. — Eh bien, si vous visitiez mes salles d'inhalation, que de larynx politiques endommagés, que de bronches surmenées, que d'oppressions, que de catarrhes ! Tous poussiés les malheureux ! un surtout, l'infortuné Baubie, on dirait d'un soufflet de forge.

Aix-les-Bains. — Vous parlez des poussiés, si vous connaissiez tous les fourbus !

Allevard. — Ah, vous avez aussi votre petite collection de hémillards !

Aix-les-Bains. — Une collection ! Dites un musée. Et chose singulière qu'il faut attribuer sans doute à l'effet de mes eaux, c'est incroyable combien ces gens ont la vie dure.

Il m'en est venu qui étaient députés, ministres et conseillers d'Etat il y a trente ans ; je les revois aujourd'hui boitant, claudicant, tirant la jambe, courbés par les rhumatismes, raccornés par la sciatique, et ils sont encore ministres, députés et conseillers d'Etat.

Aussi, quand j'regarde passer ces Banoist-d'Azy, ces Changarniers, ces Odilons, ces Barrots, il m'arrive de me dire : ce n'est pas possible, ce ne sont pas eux, ce sont leurs fils !

Qu'en pensez-vous là-bas, Uriage, avec votre mine refrégée ?

Les sessions du Conseil général des Bouches-du-Rhône étaient devenues un véritable mélodrame avec interpellations comiques, scènes de colère, de provocations, duels manqués, fausses sorties, etc., etc.

Malheureusement, la chose n'a pu finir par un mariage.

Entre la dissolution du Conseil général qui pouvait agiter à juste titre la population de tout un département, et la démission d'un préfet qui n'exigeait que deux lignes à l'*Officiel*, le gouvernement n'a pas hésité et il a bien fait.

M. de Kératry a déjà trouvé comme fiche de consolation une candidature électorale, cet éternel refuge des démissionnaires, et le général Espivent n'aura pas besoin d'une nouvelle entrée triomphale pour télégraphier à Toulouse : — L'ordre règne sur la Cannebière.

A propos de préfet, un mot assez fin qu'on nous a rapporté de Versailles :

La scène se passe entre quelques députés et M. Victor Lefranc, ministre de l'intérieur.

Le nom de l'administrateur trop connu d'un département du Midi arrive sur le tapis de la conversation.

— Que diable voulez-vous faire, s'écrie Victor Lefranc, avec un animal aussi indécorable que ce X. . .

— Dans ce cas, réplique un député, que M. Victor Lefranc ait la bonté d'insister auprès du ministre de l'intérieur pour nous débarrasser dudit animal.

ZÉDE.

Affaire de la rue Grôlée

Nous ne dirons pas si vous voulez : beaucoup de bruit pour rien, mais beaucoup de bruit pour peu de chose.

Ce fameux club de la rue Grôlée qui avait pris dans les imaginations fertiles des proportions terrifiantes, s'est réduit devant le tribunal correctionnel à une simple prévention d'association illicite, sans complots, sans bombes, sans insurrection et sans pétrole.

Le réquisitoire de M. Diffe, nouveau procureur de la République, s'est vu borné forcément par l'insignifiance du procès, et n'a trouvé l'occasion de se développer un peu qu'à propos de la théorie du mandat impératif, — développements du reste complètement hors de saison.

Le mandat impératif absolu est une sottise politique, mais cette sottise ne relève pas du code pénal.

Les membres de l'*Alliance républicaine* seront-ils condamnés ?

C'est probable, car si la Cour d'assises acquitte quelques-uns des prévenus politiques, la Police correctionnelle a rarement de ces indulgences.

Seulement, quelle qu'elle soit, cette condamnation est d'avance frappée de stérilité, elle n'empêchera ni une ancienne association d'exister, ni une nouvelle de se former.

Le seul résultat, c'est qu'elles se cacheroient davantage, deviendront tout à fait secrètes, et redeviendront par cela même le caractère inquiétant et dangereux dont les députés le grand jour de leur existence.

Les tripots clandestins sont plus nuisibles et plus malfaisants que les jeux publics :

Ainsi des associations ;

Et il est incroyable que nos législateurs ne comprennent pas que le plus sûr moyen d'enrayer les sociétés secrètes est précisément la liberté d'association uniquement subordonnée et soumise aux obligations, aux devoirs et aux pénalités du droit commun.

Matières premières à imposer

Il est bien tard maintenant pour revenir sur ce malencontreux impôt, qui a coûté tant de discours à M. Thiers et tant de

Allevard. — Mais je n'en pense rien.

Aix-les-Bains. — Quel caractère !

Allevard. — Ne vous étonnez pas, Uriage

souvent de mauvaises humeurs.

Uriage. — Peut être serriez-vous moins disposés à railler si vous aviez à soigner des malades aussi peu ragoutantes que les miennes.

Allevard. — Sans doute, la scrofule n'a rien de précisément....

Uriage. — Non-seulement cela, mais les malades de peau....

Aix-les-Bains. — Ah elles donnent beaucoup.

Uriage. — Parbleu, depuis deux ans nous sommes encombrés de fonctionnaires. — Pensez-vous qu'on puisse impunément changer tous les mois de casaque et de coiffures...

Boulogne. — Cela ne fait il pas suer ?

Dieppe. — Quoi donc ?

Boulogne. — Trouville qui se met à faire sa tête, suffit que M. Thiers.... Eh mon Dieu, nous les connaissons les souverains....

Biarritz. — Oh oui !

Boulogne. — Quand je pense que j'ai vu débarquer l'autre avec son aigle et son lard.... n'était pas fier alors !

Biarritz. — Et aujourd'hui donc !

Boulogne. — C'est pour ça que cette mangrove gargotte a tort de se redresser sur ses ergots, tôt ou tard les uns comme les autres, ils haussent toujours par tomber à l'eau.

L. LÉGLAIS

pensez en venir à bout ?

Vals. — Il n'y a plus de doute. Après huit jours de traitement, nous avons fait passer la soie, le lin, le coton, les produits chimiques : il ne reste plus que les graisses qui couleront facilement ; au besoin, on les fera dissoudre.

Contrexeville. — Et le nom de ce député ?

Vals. — J'ai promis de le taire par égard pour sa famille.

Néris. — Quelle vie, grand Dieu, quelle vie ! Le *Mont-Dore*. — Bon, une crise de nerfs ! Et qui ça, Néris, Néris, en personne ! Décidément, le proverbe est vrai : les cordonniers sont les plus mal chaussés... Vous avez tort, ma chère, de vous livrer à de pareils ébats qui pourraient faire douter de l'efficacité.

Néris. — Vous me croirez si vous voulez, mais je n'ai jamais traité d'enragés pareils, à tel point que la contagion me gagne.

Les Baux-Bonnes. — Voyons, voyons, calmez-vous. Contrexeville, un peu d'éther pour madame.

Néris. — Certes, j'en ai vu beaucoup ; j'ai vu des petites maîtresses qui tombaient en vapeur au récit du supplice d'une mouche ; j'ai vu des épouses fidèles qui entonçaient leurs ongles dans la figure de leurs maris pour un simple cachemire de quatre mille cent francs ; j'ai vu, chose plus grave, des femmes de quarante-cinq ans qui ne pouvaient entendre un pianiste chevelu sans pousser des cris déchirants et finalement tomber dans ses bras, eh bien, non, rien de tout cela n'approche de l'agitation, de la fièvre, de l'épilepsie de mes nouveaux pensionnaires...

Evian. — D'où vous arrivent-ils ?

Néris. — De Versailles. Je les ai depuis quatre jours à peine et déjà mes cabines n'ont plus de vitres. Que sera ce à la fin de la saison ?

Evian. — Les accès leur prennent-ils souvent ?

Néris. — Chaque fois qu'ils parlent politique. Si par hasard ils se rencontrent, alors ça n'a plus de nom. L'autre jour, sans l'intervention de trois garçons de bain, Langlois étranglait Dutemple comme un poulet.

Plombières. — Langlois et Dutemple ! Parbleu, vous nous en direz tant !

Néris. — Vous les connaissez ?

Plombières. — Le premier de réputation ; quant au second, il a suivi plusieurs fois mon traitement.

Néris. — Vraiment. Et quel genre ?

Plombières. — Des douches, simplement. Trois par jour, le matin, à midi et le soir.

Néris. — Elles ne paraissent pas avoir produit grand effet.

Plombières. — Mon Dieu si, seulement on n'aurait jamais dû lui laisser faire de discours.

Allevard. — Comme vous avez raison !

Plombières. — N'est-ce pas ?

Allevard. — Je parle à un autre point de vue. Cette manie de bavarder, de crier, d'interrompre, a produit dans les organes respiratoires de nos représentants des ravages incroyables.

Néris. — Sérieusement ?

offices de convictions à nos honorables députés. Pourtant, nous ne pouvons nous empêcher de constater la déplorable légèreté de la commission des tarifs qui, avec une partialité sans égale a proposé des droits rigoureux sur certaines matières premières, tout en exemptant d'autres complètement.

Et précisément, les matières premières que l'Assemblée a oublié d'imposer dans sa précipitation à voter auraient pu, dès à présent, payer des droits et venir en aide à nos finances, attendu que les traités de commerce sont muets à leur égard, et qu'il n'était besoin d'attendre l'expiration d'aucune convention internationale.

De plus, comme les produits de ces matières sont consommés à l'intérieur, notre commerce d'exportation ne devait nullement en souffrir.

Est-il juste, par exemple, lorsqu'on impose la soie ou la laine d'avoir oublié le *Frignault*, un textile de premier ordre qui sert à la fabrication des tissus de louanges pour le président de la République et son Essai loyal, — tissus dont nous avons de quotidiennes expositions dans les magasins du *Bien Public* ?

En frappant d'un droit les graines oléagineuses nécessaires à l'industrie du savon, pourquoi n'a-t-on pas songé à tarifier le *St-Marc Girardin*, matière première onctueuse et parfumée, dont les produits, d'une pâte excellente et surfine sont des objets de luxe, ainsi qu'on a pu s'en rendre compte dans un récent discours sur la prorogation de l'Assemblée ?

Une matière première qui serait d'un excellent rapport pour nos finances, c'est l'*avocat*, dont la consommation est si grande en France et qui est indispensable à la fabrication des préfets, des ministres, des ambassadeurs et généralement de la plupart des fonctionnaires publics.

Nous avons encore : Le reporter de journaux, matière première importée d'Amérique et d'Angleterre autrefois, acclimatée aujourd'hui chez nous, qui s'emploie dans un nombre considérable d'usines grandes et petites et donne lieu à un commerce très-important de canards fort recherchés.

Les ambulances, matières premières d'un usage malheureusement peu répandu actuellement, mais que beaucoup de citoyens ont su préparer et confectionner et dont ils ont obtenu un produit tinctorial rouge appelé : Légion d'honneur.

Le duc de Penthièvre et le duc d'Alençon, matières premières introduites en France par une famille d'industriels célèbres et qui au moyen de machines b. s. g. d. g., se transforment aisément en grades dans l'armée, sans qu'on ait besoin d'avoir recours à un outillage long, coûteux, et à un matériel qui n'est pas à la portée de tout le monde.

Enfin, la nomenclature exacte des matières premières non soumises à l'impôt nous entraînerait trop loin ; nous nous bornerons à en indiquer une dernière :

Le *Barthélemy St Hilaire*, dont la consommation grandit de jour en jour, et qui est absolument indispensable à la fabrication, à la confection et au débit des lettres destinées à refléter la pensée de l'illustre homme d'Etat dont nous avons l'honneur d'être les très-humbles et très-obéissants sujets.

Courrier de Trouville

Monsieur le rédacteur,

Je ne vous raconterai pas mes pérégrinations à la recherche d'un oreiller où reposer ma tête, ni la diplomatie à laquelle j'ai eu recours pour conquérir ici une place au foyer des aubergistes.

A peine a-t-on connu le dessein de notre souverain de venir, avec sa cour, respirer l'air pur des côtes de Trouville et demander à Amphitrite les forces nécessaires pour supporter encore le poids des affaires, — que la foule a envahi cette petite ville, et naturellement les industriels dont le métier est de fournir le gîte et le souper aux voyageurs, en ont profité pour mettre à leurs faveurs des prix qui menacent d'atteindre le chiffre du dernier emprunt.

Mais rien ne m'a arrêté pour être un des premiers reporters installés ici, et vous communiquez sur le séjour du Chef du pouvoir les détails les plus exacts et les plus circonstanciés.

Vous savez par les journaux que M. Thiers est arrivé à Trouville lundi dans la soirée, entre deux piquets de gendarmes, après avoir subi à la gare un discours du maire. Inutile de vous décrire les merveilles du chalet Cordier, que vous avez lues dans toutes les feuilles publiques.

Je veux seulement vous initier à la vie intime du président de la République depuis son arrivée. M. Thiers étant venu à Trouville spécialement pour s'occuper de questions militaires, a pris de suite certaines habitudes guerrières. Ainsi, le matin à 5 heures, les tambours et les clairons sonnent le réveil.

Un quart d'heure après, le chef de l'Etat descend armé de ses lunettes et couvert d'un pardessus marron. Accompagné de ses officiers d'ordonnance, il visite le camp d'infanterie où est installé un détachement du 24e de ligne et le camp de la demi-batterie du 12e d'artillerie.

De grandes manœuvres ont lieu sur le terrain, sous la direction de M. Thiers, et elles se terminent ordinairement par des proclamations ou quelques mots bien sentis, tels que : « Soldats, je suis content de vous ! » ou : « du haut de ces falaises, quarante-quatre milliards vous contemplent ! »

Vers 7 heures, les sergents-major vont au rapport chez le président. Immédiatement après, M. Thiers prend son bain.

Le bruit court qu'un Anglais, — oh ! ces anglais, — aurait offert cinquante équinées au baillieur ordinaire de notre illustre homme d'Etat pour avoir un jour l'honneur de protéger contre la vague ce grand capitaine.

A 9 heures, le clairon sonne le déjeuner et un planton apporte sa gamelle à M. Thiers qui vit simplement de l'ordinaire du soldat.

Son frugal repas terminé, le vainqueur d'Austerlitz travaille avec le colonel Relye et étudie les divers systèmes de canons dont cet officier est l'inventeur.

A midi, M. Thiers va relever la garde, puis rentre pour dénouer son courrier et lire la volumineuse correspondance que le général Barthélemy Saint Hilaire lui expédie journellement de Versailles.

Quand 2 heures tintent, les clairons et les tambours appellent les troupes aux armes, le président de la République sort et les passe en revue, escorté de ses aides de camp.

M. Thiers et Mlle Dosne assistent souvent à cet imposant spectacle, auquel on invite les personnages de distinction en villégiature à Trouville.

La parade terminée, si le temps est très beau, M. Thiers se rend sur la plage, accompagné de tous les officiers-généraux, et là sur le sable fin on bâtit des fortifications que le flot détruit hélas ! à la marée, ou bien l'on trace des plans de bataille, à moins qu'on aille inspecter les 23 marins représentant à Trouville la flotte française.

Lorsque le temps est incertain, le chef de l'Etat rentre et dicte à l'un de ses secrétaires l'histoire de sa dernière campagne dans le Pas-de-Calais ou les « réserves centrales » ainsi que « la cavalerie appuyée par de l'infanterie » ont joué un si grand rôle.

Le dîner, simple et frugal comme il sied à un homme de guerre, est servi à 6 heures. Les aides-de camp et les officiers supérieurs y assistent.

Au dessert, chacun raconte des anecdotes militaires ; M. Thiers se plaît surtout à évoquer ses souvenirs de l'école de Brienne, de son séjour à Valence comme sous-lieutenant, ou ceux du mémorable siège de Toulon.

A peine a-t-on pris le café que le Président va visiter les postes et donner le mot d'ordre pour la nuit.

Après quoi la retraite sonne et tout rentre dans le silence.

On raconte que pas plus tard qu'hier soir, M. Thiers, distrait ou préoccupé, s'avança vers la sentinelle de faction à la porte du chalet Cordier.

Celle-ci, après avoir crié : Qui vive ! sans obtenir de réponse, croisa la bayonnette et se mit en devoir de barrer le passage à l'inconnu qui voulait entrer :

« Quand vous seriez le petit caporal lui-même dit ce brave soldat, vous ne passerez pas ! » Les aides-de-camp accoururent et firent reconnaître le général en chef.

Le lendemain matin, M. Thiers a, dit-on, décoré de sa main le fusilier qui avait si bien fait

son devoir la veille. Je finis par cette anecdote qu'on m'affirme être authentique et dont vous aurez certainement la primeur. Recevez, etc...

H. P.

En vacances.

A Monsieur le marquis de Ratapoi, en son château de Laréaction, à Choisy-le-Roy.

Castel-Naudary, ce 9 août 1872,

Très-cher marquis,

Me voici rendu au centre de ce qu'au bon vieux temps j'eusse appelé mes fiefs et de ce que, grâce aux révolutionnaires, — des scélérats fiefés, — j'appelle aujourd'hui bourgeoisement mes métairies.

Je ne dirai cependant pas trop de mal de cette démocratique appellation, car elle renferme, — somme toute, — un véritable symbole.

Vous savez aussi bien que moi que ce qui, à l'heure des élections, nous fait triompher de tous ces suppôts de Rabagas que patronnent les cités, c'est l'appui solide et vigoureux que nous donnons, *coram uribus*, nos fermiers et nos tenanciers.

Je ne grimace donc pas trop en prononçant ce mot plébein de « métairies », parce que je sais fort bien que j'ai grand besoin de ceux qui les habitent pour *m'étayer*.

Inutile, n'est-ce pas, de montrer ma lettre à ce diable de Tillacourt.

A peine installé ici, j'ai pris mon courage à deux mains et ai commencé résolument à tâter le pouls de mes électeurs.

Oh ! la désagréable et fâcheuse besogne, et combien, en vérité, furent plus heureux que nous nos ancêtres, lesquels n'avaient à tâter, eux, que les bénéfices rondslets du tronc droit du seigneur ! Donc, depuis deux jours :

J'arpente les monts et les plaines
Les collines et les vallons,

comme dirait cet excellent Lorgaril, notre barde attitré.

Alléluia ! malédiction ! non-seulement la moisson a dépassé toutes les espérances, mais voici que les vendanges s'annoncent comme devant être à nulles autres pareilles.

Homo sum, et si comme propriétaire de biens-fonds je me réjouis du splendide rendement de cette merveilleuse récolte, comme membre de l'extrême Droite et partisan acharné du retour de la Monarchie légitime, j'en suis marri et désespéré. Il est certain, en effet, cher marquis, et là dessus, vous et moi, nous nous faisons moins d'illusions que personne, — il est certain, dis-je, que le jour où la République...

— (Lafleur, apportez-moi vite un rince-bouche !...)

...aura cessé d'être pour nos vassaux, — pardon, l'habitude ! — pour nos paysans.

La pelée, la galeuse d'où venait tout le mal, ce jour-là, hélas ! la France sera bien près d'être sérieusement et définitivement enrégimentée, *proh pudor* !

Croiriez-vous qu'un petit cultivateur de rien du tout qui, aux dernières élections, a voté pour moi comme un seul homme, et auquel j'essayais de persuader tantôt que c'est à la République que nous devons les plus sombres jours de notre histoire, m'a répondu, — je crois qu'il ricanait, pal-siblement !

« Faut bien croire tout de même qu'en République, tous les jours n'ont point si sombres que ça, à preuve ces belles gerbes que vous voyez là dans ma grange et qui ont été dorées, y a pas à dire, par le soleil de la présente République. »

Hélas ! les moissonneurs de 1872 n'ont pas seulement fauché de magnifiques épis de blé, ils ont fauché du même coup aussi, les dernières tiges de fleurs de lys, et beaucoup de cultivateurs ne laisseront plus désormais, j'en ai peur, repousser dans leurs terres ces fleurs symboliques et chéries qu'ils commencent à ne plus considérer, — *horresco referens*, — que comme des plantes parasites.

Mais il ne faut pas pour cela jeter le manche après la cognée.

La partie, D ou merci ! n'est pas tout à fait perdue pour nous.

Si j'osais irrévérencieusement plaisanter avec ce que nous avons de plus sacré au monde, je dirais que notre Roy n'est pas encore dans sa *case*, *mat*.

Redoublons donc d'énergie et d'activité ; ménageons bien nos pions, *vulgo* : nos électeurs ; surveillons les fous, — *id est* : les gambattistes, — et j'espère bien que, nos tours aidant, (je parle des tours que nous avons l'habitude de jouer à Adolphe Ler), nous éviterons l'échec et mat, et que si nous ne pouvons parvenir à gagner la partie, nous réüssirons du moins à la rendre nulle.

Pour moi, je ne perds pas confiance et je me dévoue au sein de mes électeurs comme un *langlois* dans la tribune.

Je crois même avoir trouvé le moyen de les convaincre qu'en cas de dissolution et de réélection, ils auront tout intérêt à revoter pour les candidats *monarchistes*.

Comme ils ont à peu près tous souscrit au dernier emprunt, je leur explique que s'ils nomment des députés républicains leur argent court de grands risques, attendu que les républicains finiront par établir définitivement la République, « *une et indivisible* », et que ce qui est indivisi-

ble ne saurait évidemment produire de *dividendes*.

C'est là ce qu'on appelle une démonstration par l'absurde, mais, entre nous, l'absurde n'est-il pas notre dernière ressource ?

Sur ce, je prie Dieu, cher marquis, qu'il vous ait en sa sainte et digne garde, et je suis plus que jamais votre tout dévoué collègue et ami.

Comte de SAINT-RAISIN.

THÉÂTRES

Grand-Théâtre. — La *Chatte Blanche* a déjà passé 70 représentations.

Pendant plus de 70 soirées consécutives, les acteurs et les machinistes de M. Boulet, apportant leur pierre à l'édifice de notre régénération sociale, ont provoqué par leurs lazzi spirituels et leurs décors somptueux, les braves d'un public renouvelé sans cesse.

Plus de 70 fois, Mlle Montaland, la grande artiste, a revêtu ces riches costumes qui font valoir son talent et échanté cet incomparable morceau d'harmonie, dont la poésie va droit au cœur :

Quand les canards vont trois à trois,
Ça donne à penser aux bourgeois,
Coin, coin, coin, coin, etc.

Et ce n'est pas fini.

Dix représentations au moins vont encore réunir le ban et l'arrière-ban des spectateurs réta dataires ! Et devant un succès aussi colossal que celui de la *Chatte blanche*, des esprits-moroses viendront gémir sur la décadence du pays et s'écrier que l'art est dans le marasme.

Allons, donc, laissons les moralistes et les patriotes chagrins broyer leur noir, — l'art est bien vivant, et une nation capable de s'enthousiasmer pour des œuvres et des interprètes pareils, n'est pas près de mourir !

Nouveautés. — Il y a quinze jours, M. Brasseur, à la tête d'une troupe parisienne, a donné aux Nouveautés deux représentations de *Tricoche et Cacolet*, l'amusant, — mais si léger, — vaudeville du Palais-Royal.

Sans insister sur le séjour de M. Brasseur à Lyon, nous tenons à constater que, des deux artistes ayant créé les rôles de Tricoche et de Cacolet au Grand-Théâtre, l'un, M. Didier, était infiniment supérieur à M. Lanjallais, et l'autre, M. Luco, pouvait sans trop de désavantages soutenir la comparaison avec M. Brasseur.

Ceci dit pour que MM. les Parisiens ne se figurent pas avoir le monopole des artistes de talent, — ce dont ils sont trop convaincus.

En attendant la *Timbale d'argent*, dont l'apparition nous semble excessivement douteuse pour une foule de raisons, M. Danguin a eu la malencontreuse idée de reprendre les *Brigands*.

Certes, nous ne nous attendions pas, — étant connus les éléments dont dispose M. Danguin, — à une bonne interprétation de cette opérette, à une interprétation qui vaille celle de la création, mais, sans exagération et sans prévention, il était difficile de prévoir une pareille chute, un semblable éreintement de l'une des plus jolies partitions d'Offenbach.

Faisons la part du feu et mettons hors cause MM. Martin et Didier qui se sont montrés pleins de bonne volonté.

Quant au reste de la troupe, qu'on a oublié de faire débiter, il a été on ne peut plus mauvais, y compris Mlle Peretti, dont la réclame a surfait le mérite, et dont la voix mal timbrée, et souvent fautive convient mal à son emploi.

Nous passons sur le ballet, maladroitement intercalé au 2^e acte, qui ne signifie rien, ni comme musique ni comme danse, et dont le moindre défaut est d'allonger le spectacle sans rime ni raison.

L'orchestre, — est-ce malgré ou parce que ses 25 musiciens sont dirigés par M. Couard, — est détestable.

Alcazar. — Les artistes réunis du Gymnase, forcés par l'été d'abandonner la salle misérable du quai Saint-Antoine, ont eu l'idée de donner des représentations de drames populaires, à l'Alcazar, deux ou trois fois par semaine.

La réussite a été aussi complète que possible, et c'était en effet le meilleur moyen de tirer parti de l'Alcazar, transformé en théâtre.

Le prix des places, — c'est le cas de le dire, — a été mis à la portée de tout le monde : 1 fr. et 50 c. et malgré cette réduction, l'étendue de la salle permet de faire des recettes très-respectables.

Avoir pour 0.50 c. quatre heures au moins de drames interprétés par des artistes comme MM. E. Bondonio, Pascal, Luco, Montel, Mmes Genin, Abit, etc., dans un théâtre aussi aéré et aussi frais qu'on peut le souhaiter en cette saison, — mais c'est le problème résolu des spectacles à bon marché.

Concerts. — Les concerts de Bellecour sont toujours très-suivis. Ce qui prouve que la bonne musique ne perd jamais ses droits.

Sauf quelques cuivres... malheureux, il serait malaisé d'adresser quelque critique à l'orchestre Luigini. Le seul regret qu'on puisse exprimer, c'est que les fâcheuses modifications subies cette année par le kiosque, privent souvent les amateurs d'entendre convenablement les soli, et empêchent de saisir toutes les nuances de certains morceaux.

Pour varier le répertoire des grands maîtres, l'administration des concerts a offert au public quelques auditions du tambourinaire Philippe Baisson.

Son tambourin d'une main et son galoubet de l'autre, M. Buisson a exécuté fort habilement des mélodies et des villanelles dont la saveur native transportait les promeneurs de Bellecour dans le pays des *Tro badours* et des *Troun de l'air* dans cette Provence qui regrette si peu M. de Kératry.

G. LAURENT.

Pour tous les articles non signés
Administrateur-gérant, A. ALRICY.

LYON. — Imp. COSTE-LARAUPE, c. Lafayette, 5.

LE RÊVE DU SÉDANTAIRE.

« Un rêve, — me devrais-je inquiéter d'un rêve, —
Tient mes sens en émeute et mes esprits en grève !
Je l'évite partout, partout il me poursuit ;
C'était dans la noirceur d'une trop blanche nuit,
La France, ma victime, à mes yeux s'est montrée
Dans sa robe de deuil, mais richement parée ;
Ses valeurs ni ses fonds n'étaient discrédités,
Même elle avait en mains ces milliards empruntés
Qu'à monsieur Thiers l'Europe offrit comme un seul
(homme,
Pour l'aider à payer l'impayable Guillaume ;
— Tu vois, m'a-t-elle dit, ô vauteur, ô bandit,
Que tes méfaits n'ont pu ruiner mon crédit ;
Les coffres ont encore des millions par centaines,
Regarde ! — En achevant ces paroles hautaines,
Son ombre vers mon lit a paru s'approcher,
Et moi je lui tendais les mains pour empocher,
Mais je n'ai plus trouvé qu'un horrible mélange
D'os et de chairs meurtris et traînés dans la fange,
Des cadavres sanglants, des squelettes affreux
Qui sur mon front dardaient leurs yeux vides et
(creux !

EXPOSITION DE LYON 35 Ans de Succès GALERIE V
ALCOOL DE MENTHE
DE RICQLES

Elixir suprême pour la digestion, les maux d'estomac, les nerfs, etc.
Avec quelques gouttes de ce cordial puissant, dans un verre d'eau sucrée, bien fraîche, on obtient une boisson calmante, agréable, saine, rafraîchissante et peu coûteuse. L'Alcool de Menthe de Ricqles est surtout indispensable
PENDANT LES CHALEURS
où les diarrhées sont si fréquentes par les excès de boissons et l'abus des fruits. C'est un préservatif puissant contre les affections cholériques et épidémiques
Aucune eau de toilette ne rafraîchit l'épiderme et ne calme la transpiration comme l'Alcool de Menthe de Ricqles.
En flacons et demi-flacons portant le cachet et la signature de H. de Ricqles, cours d'Herbouville, 9, à Lyon.
Dépôts dans toutes les principales pharmacies, maisons de parfumerie et d'épicerie fine. Se méfier des imitations et exiger sur chaque flacon la signature de H. de Ricqles.

PRIX à FIGARO PRIX
FIXE à FIGARO FIXE

GRAND CHOIX de Confection pour hommes et enfants. - Chaussures et Chapellerie en tous genres. cours de Brosses, 14 Guillotière).

EAU DENTIFRICE ANATHERINE

DU DOCTEUR J. G. POPP, MÉDECIN-DENTISTE DE LA COUR IMP. ROY. D'AUTRICHE A VIENNE
Breveté en Angleterre, en Amérique et en Autriche.

Guérit instantanément les maux de dents les plus violents et nettoie parfaitement les dents, même dans le cas où le tartre ou le sang s'y attachent; elle rend aux dents leur couleur naturelle, blanchit l'émail, empêche la corruption des gencives et est un moyen sûr d'apaiser les douleurs provenant des dents creuses ou cariées, purifie l'haleine, guérit les maux de dents rhumatismaux, raffermis les dents ébranlées, empêche les gencives de saigner au moindre contact d'une brosse à dent. - Flacons: 4 fr. et 2 fr. 50 - A Lyon, pharmacie SIMON, rue de Lyon, 87.

EAU de MÉLISSE
des CARMES
du Frère MATHIAS

Contre apoplexie, vertiges, va peur, maux de cœur, syncopes, crampes d'estomac, indigestion, diarrhée, cholera, etc., etc.
EMERY, rue Vacon, 54, Marseille. Dépôt dans les Pharmacies et chez divers commerçants.

PLUS
DE
FEU!



40 ANS
DE
SUCCÈS

L'Liniment Boyer-Michel d'Aix.
Guérison sûre des Bouteries, Entorses, foulures, Ecarts, Molettes, Courbes, Vésigons, etc. - Dépôt chez les principaux pharmaciens de chaque ville; à Lyon, M. Faivre, à St-Etienne, M. Arnault.

Maison T. RIVOLLET, 9, rue St-Pierre, Lyon

BRONZES et BRONZES COMPOSITION

Spécialité de Lampes à Modérateur riche et ordinaire, suspension de table à manger, Lanternes-vestibules, grand choix de Flapbeaux, Lustres, Candélabres, Bras de cheminées, Bougeoirs, Porte-allumettes, Garde-cendres, Garde-étiquettes, Chenets, Porte-pelles et Pincettes, Soufflets et Balayettes riches et ordinaires

MALADIES DE LA PEAU

POMMADE Dermophile du Dr Michon, méd. spécialiste. Infaillible contre les rougeurs, feux, boutons de visage, dartres, etc. - Toutes les maladies de la peau en général. 3 fr. le pot. Dépôt ph. Seyvet, pl. Cr.-Rousses. Chez Cazeneuve et Lestra, droguistes, rue Lanterne, à Lyon, Abounet, pharmacien, cours Morand, 12.

DIRECTION GÉNÉRALE DES NOURRICES

Maison fondée en 1780

Quai de l'Archevêché, 22, près le pont Nemours

Un des meilleurs Chocolats est le
CHOCOLAT-DONNEAUD
Usine de la Tête-d'Or, à Lyon

L'ORIENTALINE

Teinture instantanée; la meilleure pour se teindre soi-même. - Succès garanti. En vente au dépôt général, MAISON ROCHON, rue Gravelle, 34. - Grand modèle, 8 fr., petit modèle, 3 fr. 50

1872 - SAISON D'ÉTÉ ET ARRIÈRE SAISON - 1872

BOUQUÉRON-LES-BAINS

Gare de Grenoble (Isère) - Omnibus spécial place Grenette, café PAJOT. - Hydrothérapie, Bains de vapeur trébuchin, Eaux de bourgeoises fraîches de sapins, derniers perfectionnements - Etablissement modèle, vue magnifique, climat tempéré, très agréable; eaux de source les plus pures et les plus fraîches. - Prix très-moérés.
La Clientèle de l'Établissement a triplé cette année. - Aggrandissement indispensable pour l'année prochaine. - Ecrire pour retenir des appartements au Directeur de

Bouqueron les-Bains

DARTRES, ECZEMAS, BOUTONS

et toute autre maladie de la peau, guérie en huit jours par la lotion du Docteur Oudot, approuvée des hôpitaux pour l'expulsion radicale. - Flacon, 5 fr. - Envoi, contre mandat, 41, place de la Bourse, PARIS.

ÉLIXIR ANTI-RHUMATISMAI

DE SARRAZIN-MICHEL, D'AIX.

Guérison sûre et prompte des Rhumatismes aigus et chroniques, Gouttes, Lumbago, Sciatique, Migraine, etc.

10 francs le flacon.
Dépôts à Lyon, M. FAIVRE, phén., à St-Etienne, M. ARNAULT, phén.

Dépôt principal de tous les Médicaments spéciaux
Entrepôt général de toutes les

EAUX MINÉRALES
Pharmacie des Célestins, 5, PLACE DES CÉLESTINS, 5

LA GRANDE MAISON DE
CHAPELLERIE
de RIVIER Sœurs

Rue Centrale, 42, et rue de l'Hôtel-de-Ville, 86
A l'honneur de prévenir ses nombreux clients qu'à l'occasion de la Saison d'été et de l'Exposition, on trouvera dans ses vastes Magasins un choix vraiment immense et extraordinaire de CHAPEAUX de paille anglaise, Italie, palmier, Panama et Manille, chapeaux feutre, alpage et couteil. Tous ces articles sont vendus aux prix de fabrique.

AU GRAND BALLON
RESTAURANT Salles et Salons de famille, Jardins, Tonnes
Jeux de Boules
Rue de la Quarantaine, 14

AVIS INTÉRESSANT

M. le Docteur J. P. MÉDIGI, de Turin, ouvrira le 15 août 1872, à Lyon, un Cabinet de consultation et de traitement pour les MALADIES CHRONIQUES ET AIGÜES DES ORGANES GÉNITAUX ET GÉNITO-URINAIRE DE L'HOMME ET DE LA FEMME.
La nouvelle méthode dont il est l'inventeur n'exige l'emploi d'aucun instrument chirurgical et d'aucune médication caustique; de plus son traitement n'amène aucune interruption dans les travaux journaliers et ne change en rien la manière de vivre des personnes qui en font usage.
Médecin-Docteur à Lyon: M. MAROLLES

Cabinet de consultation et de traitement, tous les jours de 7 heures à 11 heures du matin et de midi à 4 heures du soir, rue François-Dauphin, 6, au premier, près la place de Bellecour.

Représentant général du Dr J.-P. MÉDIGI, pour la France, M. REVERDY, rue du Griffon, 4.

Dépôt principal des médicaments spéciaux: pharmacie du Griffon, rue du Griffon, 4.

BITTER

De LACAUX FRÈRES, de Limoges

Inventeurs brevetés s. g. d. g. de l'Elixir péruvien Coca.
Ces Bitters sont préférables à tous ceux que j'ai étudiés, non-seulement pour leurs qualités hygiéniques, mais encore par la finesse de leur parfum et de leur bon goût. (Extrait du Rapport du Dr Derrail).
... Enfin ce Bitter est le seul bon que j'ai trouvé, réunissant toutes les qualités de goût et d'hygiène.
(Extrait du rapport de M. Banger, chimiste.)

ELIXIRS PUY

Préparés par DECHENAU, pharmacien.
Ces Elixirs ont l'avantage de purger et de dépurger le sang, sans que l'on soit obligé de suspendre son emploi, quel qu'il soit, et de faire disparaître ainsi toutes maladies chroniques.
L'Elixir n° 1 est spécial pour les maladies de poitrine, d'estomac et des intestins, telles que bronchites, oppressions, perte d'appétit, crachements de sang, constipation, embarras gastriques, affections nerveuses, éblouissements, migraines, insomnie, et débarrasse des glaires bilieuses, etc.
L'Elixir n° 2 est le dépuratif le plus puissant pour purifier le sang de toutes humeurs nuisibles et abondantes, telles que rhumatismes, engorgements du foie, les dartres, les maladies secrètes, sans laisser aucune trace de virus.
Dépôt chez PUY, inventeur, rue Neuve, 41, aux Charpennes; pharmacie GODDARD et PUY fils, rue de Sully, 81; M. VILLOUD herbolariste, 25, grande-rue de la Croix-Rousses et chez tous les pharmaciens et herboristes. - Prix: 2 fr., 3 fr., 50 c. et 6 francs.

DENTISTES AMÉRICAINS
Rue de Lyon, 32

LE BAUME DU BRÉSIL

Du docteur Penilleau de Paris, guérit sans tisaner ni injection tous les écoulements anciens ou récents. 5 fr. le flacon. - Traitement dépuratif sans mercure; le plus efficace pour combattre les vices du sang. - 10 fr., notice gratis. - Dépôt, phar. Simon, 89, r. de Lyon

A CRÉER A LYON
Une Imprimerie Lithographique et Typographique

Vente en un ou deux lots
S'adresser à M. TOURNIER, imprimeur, rue de l'Annonciade, 1, LYON.

M^{me} CHRÉTIEN

De la faculté de médecine de Paris traite les maladies des femmes par une méthode toute spéciale. A la suite de longues et incessantes recherches scientifiques, elle est arrivée à traiter avec grand succès la STÉRILITÉ et ses diverses affections. - M^{me} Chrétien compte quinze années de succès qui dépassent toutes les prévisions, et assurent à son traitement une immense supériorité sur toutes les méthodes connues jusqu'à ce jour.
Analyse des urines
Consultations tous les jours de 9 heures à 11 heures, rue de la République, 9, rue Bourbon au 1er

EN VENTE
Chez tous les Libraires
Le Petit Guide de RE-transcrire à Lyon
Prix: 0,30 C.

CONSTIPATIONS, GASTRITES, GASTRALGIES, CRAMPES D'ESTOMAC

Prévenues et radicalement guéries par le
Café Hygiénique CHAPOIX
Dépôts à LYON
Chez Clavelier et Cie, 1, place des Jacobins.
Arroud, 2, rue Lanterne.
Poizat, 12, rue Constantine.
Simon, 89, rue de Lyon.
Ferrand, place de la Charité.
Cazeneuve et Lestra, 26, rue Lanterne.
Entrepôt général à Paris, chez BRETON, droguiste, 8, rue Payenne, au Marais.

MACHINES A VAPEUR

Spécialité de 1 à 15 chevaux
Système des plus nouveaux et des plus simples
ORGANISATION D'USINES A VAPEUR OU A EAU
SCIES SANS FIN perfectionnées et de différentes forces.
Moulin à broyer les couleurs
BOLAND
INGÉNIEUR-CONSTRUCTEUR-MÉCANICIEN
Ateliers donnant 6, rue Audran, et montée St-Sébastien, 9
Près le boulevard de la Croix-Rousses, côté du Rhône. - LYON

AUX MÈRES DE FAMILLE

C'est la VÉRITABLE SILENCIEUSE des Frères BRION, qui est la meilleure Machine à coudre pour Familles, Lingères, Tailleurs, etc. Elle ne fait aucun bruit, pas de dérangement; le point est perlé et indecousable; légère, facile à conduire, jamais de taches sur l'ouvrage. Nouveaux perfectionnements brevetés. Douze nouveaux modèles aussi simples que faciles. GARANTIE 5 ANS. Prix, toute complète, 225 fr. Rendue 230 fr.
Seule maison de vente à Paris, E. BRION Frères, 106, boulevard Sébastopol.
Dans notre Maison seulement, on trouve tous les Modèles de Machines à coudre tels que: la véritable Howe E. B., la machine WILLIAMS, la rapide française, à des prix bien au-dessous de toutes les autres Machines.
Un Catalogue bien détaillé est envoyé franco à chaque personne qui en fait la demande à
M. E. BRION FRÈRES, MÉCANICIENS, 106, boulevard Sébastopol, PARIS

PHARMACIE GODPARD et PUY, RUE SULLY, 51, LYON

LA Poudre
DYSSENTERIE américaine
de PUY fils, guérit dans les 24 heures les Dyssenteries les plus opiniâtres qui ont résisté à tous les meilleurs traitements. - Prix, 1 fr., et pour enfant, 1 fr. 25. - Dépôt dans toutes les Pharmacies.

VER SOLITAIRE Remède infailible

pour faire expulser vivant le ténia ou ver solitaire. Prix: 10 fr. Une seule dose suffit toujours.

Claudius VOLAND

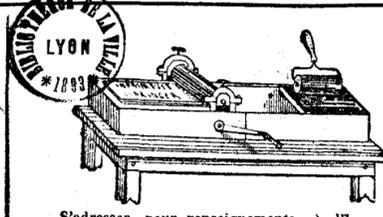
Expert teneur de livres, donne des leçons de comptabilité, rue Mercière, 90.

L'INJECTION

écoulements récents ou invétérés. - Prix, 3 francs. - Seul Dépôt. LACROIX-MORLET, cours Vauvray, 58, Lyon.

MON D'ACCOUCHEMENT

tenue par Mademoiselle JEANNIN, rue de la Platière, 3. - Consultations. Discretion assurée.



L'IMPRIMEUSE

BREVETÉE s. g. d. g., dont M. BERRINGER est le seul inventeur, et pour laquelle il vient d'obtenir un nouveau brevet de perfectionnement, permet d'imprimer soi-même de 1 à 1,000 exemplaires son écriture: PLANS, DESIGNS, MUSIQUE, etc., sans changer sa manière d'écrire ou de dessiner.
S'adresser, pour renseignements, à l'inventeur, 2, passage du Grand-Cerf, PARIS.
ON DEMANDE DES REPRÉSENTANTS.

LES MALADES GUÉRIS DOIVENT FAIRE CONNAÎTRE PAR HUMANITÉ LA
FARINE MEXICAINE
DEL DOCTOR BENITO DEL RIO, DE MEXICO

De tous les maux qui affligent l'espèce humaine, il n'en est aucun qui fasse autant de victimes que la Phthisie pulmonaire. Tous les princes de la science s'accordent à dire, depuis plus d'un siècle, que sur 10 décès prématurés, 6 au moins sont causés par ce terrible fléau. Aussi est-il de mode aujourd'hui, quand on parle d'un Phthisique, de s'écrier: Il est poitrinaire! et ce mot semble être un arrêt de mort pour le pauvre patient, qui n'aurait plus qu'à se résigner. Eh bien! non, la PHTHISIE N'EST PAS INCURABLE: Dieu, à côté du mal, a placé le remède; il ne s'agit que de le trouver et de l'employer. Cette noble tâche était dévolue à el Doctor Benito del Rio. - La FARINE MEXICAINE, recommandée par nos plus hautes sommités médicales, possède des propriétés curatives constatées par des cas de guérison qui se comptent par milliers, ou plutôt qui nese comptent plus; son action réparatrice et fortifiante, agissant directement sur la tuberculisation et la granulation des poumons, facilite la cicatrisation des plaques, qui s'opère très-promptement. Rarement la maladie résiste à un traitement de plus de 2 à 3 mois. - La FARINE MEXICAINE est un produit éminemment rationnel, qui n'a rien de commun avec ces panacées universelles qu'on offre chaque jour au public comme capables de guérir toutes les maladies et qui n'en guérissent aucune; elle constitue, en outre, un aliment d'un goût agréable, qui soutient, nourrit et fortifie les organes de la digestion sans jamais les fatiguer; elle convient merveilleusement aux convalescents, aux vieillards, aux personnes épuisées et aux enfants faibles. - On peut dire avec vérité que la FARINE MEXICAINE del doctor Benito del Rio est destinée à combler un grand vide dans l'art de guérir, que M. R. BARLERIN, de Tarare, (Rhône), en mettant ce produit à la portée de toutes les bourses, en en vulgarisant l'usage, a acquis des droits incontestables à la reconnaissance publique.
La Farine mexicaine se trouve à Tarare, chez le propagateur dépositaire général R. BARLERIN, chimiste, et à Lyon, chez MM. FARLEY, pharm., 114, quai Pierre-Scize; ARMANDY, ph., cours de Brosses (Guillotière); J. DENAUD & C^o, ph.-drog., rue de la Charité, 52; ROUSSET & BADIEU, rue de Lyon, 77; DUFFIER, rue St-Dominique, 19; MERLIN, place des Cordeliers, 3; et dans les principales pharmacies, drogueries et épiceries de Lyon et de France: MM. PERROUD, à Givors; MALESSARD, à Villefranche; FAURE, droguiste, 9, rue de la Comédie, à St-Etienne; M. RIGAUD, ph., à Rive-de-Gier; M. BLANCHON-MOULIN négociant et chez DUCHER, pharm., à St-Chamond; M. MOURET, drog. Vienne.